

Bibliothèque numérique

medic@

**Hutin, Ph.. - De l'influence que les
maladies de l'utérus exercent sur
l'économie**

1832.

***Paris : Imprimerie de
Decourchant***

Cote : 90975



Licence ouverte. - Exemplaire numérisé: BIU Santé
(Paris)

Adresse permanente : [http://www.biusante.parisdescartes
.fr/histmed/medica/cote?90975x1832x02x10](http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/medica/cote?90975x1832x02x10)

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

CONCOURS POUR L'AGGRÉGATION.

De l'influence que les maladies de l'utérus
exercent sur l'économie.

THÈSE

PRÉSENTÉE A L'ARGUMENTATION DES COMPÉTITEURS,
ET SOUTENUE PUBLIQUEMENT EN PRÉSENCE DES PROFESSEURS DE LA
FACULTÉ, LE DU MOIS D'AOUT 1832.

PAR PH. HUTIN DE LA NEUVILLE,

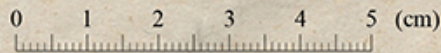
Docteur en médecine, lauréat de la Faculté de Paris, ancien interne des Hôpitaux civils, médecin
en chef de l'Etat-major général de la Garde nationale du département de la Seine, etc.



« L'utérus est la cause de presque toutes les maladies
propres aux femmes. » (HIPPOCRATE.)

PARIS,
IMPRIMERIE DE DECOURCHANT,
RUE D'ERFURTH, N° 1, PRÈS DE L'ABBAYE.

1832



JUGES DU CONCOURS :

Président : M. DUMÉRIL.

Juges : MM. ADELON,
BOUILLAUD,
BROUSSAIS,
CHOMEL,
FOQUIER,
MARTIN SOLON,
PIORRY,
TROUSSEAU.

COMPÉTITEURS :

MM.

BARTHÉLEMY,
DANIEL,
DEFERMON,
DONNÉ,
DUBOIS,
FORGET,
GUILLOT,
HORTELOUP,
HOURMANN,
HUTIN,
LELUT,

LEMBERT,
MENIÈRE,
MONTAULT,
NORGEU,
PETIONX,
PIEDAGNEL,
PICEAUX,
SABATIER,
SANSON,
SESTIÉ,
VIDAL.

AVANT-PROPOS.

La plupart des auteurs qui ont écrit sur la femme me semblent avoir mal compris le rôle que l'utérus remplit dans l'économie. Les uns, s'exagérant son influence et forts de cette maxime de Van-Helmont : *Propter solum uterum, mulier est id quod est*, disent : « La matrice est en effet l'organe prédominant chez la femme; elle devient en quelque sorte la racine et la base de sa structure entière, car tout chez elle émane de ce foyer, et tout s'y rapporte, etc. » D'autres, au contraire, prétendent que la femme n'est qu'un homme en tout ce qui ne tient pas à la reproduction, et leur exagération n'est pas moins évidente.

Certes, ce n'est pas à l'utérus que la femme doit son excessive sensibilité, la prédominance de ses facultés affectives, sa faiblesse, sa capricieuse mobilité, sa coquetterie, ses manières gracieuses et tous les autres attributs de son sexe, dont la source est bien évidemment dans l'ensemble de sa structure et dans son éducation physique et morale. Mais, en revanche, il est également incontestable que la matrice exerce sur l'ensemble de l'organisme une puissante influence; nous en donnerons d'ailleurs mille preuves en parcourant le cadre de ses affections.

Toutefois on ne sera pas surpris si, dans l'exposé que nous allons faire des maladies utérines, nous nous bornons à des généralités; leur nombre est si étendu que si nous étions obligé d'examiner d'une manière exacte l'influence complète qu'elles peuvent exercer sur l'économie, nous dépasserions de beaucoup les bornes que cette thèse nous impose; il faudrait, en effet, entrer dans une description tout-à-fait minutieuse de chacune de ces maladies, examiner un à un la valeur de chaque phénomène prédominant et le dérangement qui en résulte. Il découle naturellement de là que nous nous arrêterons plus particulièrement à l'examen des affections qui, portant une action profonde sur la matrice, doivent aussi donner lieu aux phénomènes généraux les plus remarquables.

TABEAU SYNOPTIQUE

DES

MALADIES DE L'UTÉRUS.

CLASSIFICATION.

Altiérations de conformation ou de situation.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Déplacemens latéraux. 2° Obliquité. 3° Hernies. 4° Antéversion. 5° Rétroversion. 6° Prolapsus. 7° Inversion. 8° Occlusion. 9° Allongement du col.
Altiérations de nutrition.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Atrophie. 2° Hypertrophie. 3° Ramollissement. 4° Induration.
Altiérations de continuité.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Plaies. 2° Ruptures.
Altiérations de texture.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Congestions sanguines actives. 2° Dysménorrhagie. 3° Aménorrhagie. 4° Métorrhagie. 5° Catarrhe aigu. 6° Catarrhe chronique. 7° Métrite aiguë. 8° Métrite chronique. 9° Abcès. 10° Gangrène. 11° Ramollissement. 12° Ulcérations. 13° Fongosités ou végétations. 14° Squirrhe. 15° Dégénérescence cérébriforme. 16° Tubercules. 17° Polypes utérins. 18° Corps fibreux.
Produits accidentels contenus dans la cavité ou les parois de l'utérus.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Calculs. 2° Hydromètre. 3° Physomètre. 4° Mômes. <ol style="list-style-type: none"> Produits d'une conception avortée. Hydatides. Concrétions fibrineuses.
Altiérations de sensibilité.	<ol style="list-style-type: none"> 1° Hystérie. 2° Nymphomanie. 3° Névralgies. 4° Tranchées.

DE L'INFLUENCE QUE LES MALADIES DE L'UTÉRUS

EXERCENT SUR L'ÉCONOMIE.

ALTÉRATIONS DE CONFORMATION ET DE SITUATION.

DÉPLACEMENTS. — Dans quelques circonstances on a rencontré l'utérus déplacé en totalité et appliqué contre l'une des parois latérales du bassin. Les sujets qui ont offert des exemples de cette nature n'avaient éprouvé d'autres altérations dans leur santé, que quelques tiraillemens dans la cavité pelvienne, et parfois des symptômes d'une inflammation légère, aiguë ou lente, de la matrice.

OBLIQUITÉ. — D'autres fois l'utérus se présente dans une situation oblique, dans laquelle il est retenu le plus communément par des adhérences : les symptômes qui résultent de ce genre de déplacement sont les mêmes que les précédens.

HERNIES. — Un des déplacements les plus remarquables de la matrice consiste dans la sortie de cet organe hors de la cavité abdominale. On possède un assez grand nombre d'observations de ce genre extraordinaire de hernie, dans l'état de vacuité et pendant la grossesse.

Pendant l'état ordinaire de vacuité, la tumeur formée par l'utérus est dure, le vagin est fort allongé, recourbé en avant et sur l'un des côtés; si le col n'est pas complètement engagé dans l'anneau abdominal, on le trouve dirigé vers le sacrum.

Pendant la grossesse, on a vu la matrice s'engager presque en totalité dans un écartement de la ligne blanche ou dans une éversion. L'affaiblissement qui résulte de cet état, dans les parois abdominales, fait qu'à l'époque de l'accouchement, on est ordinairement forcé d'extraire l'enfant par l'opération césarienne.

ANTÉVERSION ET RÉTROVERSION. — L'antéversion et la rétroversion sont deux autres modes de déplacement de l'utérus, qui donnent lieu à des accidens dignes de remarque.

1° Hors l'état de grossesse, les malades éprouvent une gêne, une pesanteur et des douleurs plus ou moins considérables dans le bassin et sur le rectum, des envies fréquentes d'aller à la garde-robe, et cependant une constipation assez ordinairement opiniâtre, et une difficulté d'émettre l'urine qui peut aller jusqu'à la rétention complète. Dans une circonstance, le corps de la matrice faisait une saillie si considérable dans le bas-fond de la vessie, qu'on a pu le prendre pour un calcul enchatonné (*Levret*). Pendant le repos horizontal, les malades souffrent en général peu; mais veulent-elles marcher, des douleurs sourdes ou des tiraillemens dans les reins, les aînes et les cuisses, des tiraillemens d'estomac, des défaillances, leur rendent bientôt la progression très-pénible. A ces symptômes, dont l'intensité est en rapport avec le degré de renversement de l'utérus et l'excitabilité des malades, se joignent assez souvent des dérangemens dans la menstruation et des phlegmasies utérines, avec tous les symptômes qui leur sont propres.

2° Pendant la grossesse, les mêmes phénomènes se reproduisent, mais avec plus de gravité; c'est dans des circonstances de ce genre qu'on a observé l'enclavement de l'utérus, la rétention de l'urine et des matières fécales, la rupture de la vessie, l'avortement, l'in-

flammation de la matrice et des organes qui l'avoisinent; enfin la mort a été la suite la plus ordinaire de ces accidens.

PROLAPSUS. — L'abaissement de la matrice est une espèce de déplacement qu'on a bien souvent occasion d'observer; quand il est peu considérable, il n'en résulte aucun dérangement dans l'économie; mais dans quelques circonstances le prolapsus est tel que l'organe utérin sort en partie ou en totalité de la vulve, descend entre les cuisses, entraînant avec lui le vagin et la vessie; la tumeur qu'il forme s'enflamme au contact de l'air, s'ulcère et suppure, ou bien elle se dessèche, se recouvre d'épiderme, et a été prise pour le pénis. Les conséquences d'un pareil déplacement sont l'impossibilité de la cohabitation, l'irrégularité du flux menstruel, une gêne considérable, des tiraillemens douloureux dans le bassin, un ténesme presque continuel, et une difficulté d'uriner qui ne disparaît ordinairement que lorsqu'on parvient à réduire les parties déplacées.

INVERSION. — L'inversion de l'utérus est cet état particulier dans lequel la face interne de cet organe se trouve tournée en dehors et forme une tumeur mollesse lisse qui est en rapport avec les parois du vagin ou qui descend hors de cette cavité. Elle présente plusieurs degrés : tantôt le fond de la matrice ne fait qu'une légère saillie à travers le col; d'autres fois le renversement est complet. Les phénomènes les plus remarquables auxquels donne lieu l'inversion consistent en des douleurs vives et des tiraillemens extraordinaires dans le bassin, du ténesme, et des envies d'uriner qui provoquent des efforts involontaires, enfin des hémorrhagies le plus souvent mortelles.

OCCCLUSION. — L'occlusion congéniale du col de l'utérus donne lieu à des accidens fort graves, et le plus souvent mortels. A l'époque de la puberté, la jeune fille éprouve tous les symptômes qui annoncent l'établissement des règles, un sentiment de tension, de chaleur, de douleur dans le bas-ventre, des coliques violentes et

souvent un peu de fièvre. Cependant l'écoulement menstruel n'a pas lieu ; les phénomènes qui le précèdent ordinairement disparaissent pour se reproduire à des intervalles mensuels ordinairement réguliers, avec une intensité croissante. Enfin, après plusieurs mois de ces efforts infructueux, le sang exhalé, ne trouvant pas d'issue, s'accumule dans la cavité de la matrice, le ventre se gonfle, une tumeur arrondie soulève l'hypogastre, les souffrances sont permanentes, la santé s'altère, les mamelles se développent, et souvent tous les accidens d'une grossesse laborieuse se joignent à ceux que nous venons de signaler et portent les derniers coups à la victime. Dans une circonstance remarquable de ce genre, les trompes utérines étaient elles-mêmes énormément distendues, et le liquide qu'elles contenaient s'était épanché en assez grande quantité dans la cavité du péritoine (1).

L'oblitération du col de la matrice peut être le résultat d'une adhésion de ses parois à la suite d'ulcérations de plaies ou de phlegmasies ; les accidens qui en résultent sont les mêmes que les précédens ; mais ils offrent moins de gravité.

ALLONGEMENT DU COL. — C'est une lésion de conformation qui ne se rencontre pas très-fréquemment, et qui d'ailleurs n'a aucune influence notable sur l'économie. Quand l'allongement est considérable, on peut le regarder comme une cause de stérilité.

ALTÉRATIONS DE NUTRITION.

ATROPHIE. — Excepté dans la vieillesse, l'atrophie de l'utérus ne se présente que bien rarement à l'observation ; elle m'a semblé, dans quelques circonstances, être la cause de l'apparition tardive

(1) Dehaen.

des règles, de la dysménorrhagie, ou même de l'aménorrhagie, et consécutivement de divers accidens que nous décrirons dans la suite.

HYPERTROPHIE. — C'est à cette condition particulière, dans laquelle la matrice augmente de volume et d'activité, qu'il me semble raisonnable de rapporter, dans un assez grand nombre de cas, ces menstruations très-abondantes qui constituent mensuellement de véritables hémorrhagies, les désirs vénériens fortement prononcés, enfin l'apparition prématurée des règles, dont les effets sont dignes de fixer un instant notre attention. Lorsqu'on observe une jeune fille chez laquelle la puberté devance de plusieurs années le terme moyen de l'évolution naturelle, on découvre quelquefois dans son économie des modifications profondes qui peuvent avoir de l'influence sur son avenir : les plaisirs et les occupations de son âge l'ennuient ; elle ne trouve plus de charme dans la société de ses jeunes compagnes ; son esprit s'ouvre à un nouvel ordre d'idées ; sa sensibilité se développe et devient souvent excessive ; un sentiment de contrainte et de pudeur se découvre dans tous ses actes ; les regards d'un homme l'intimident, et bientôt des frais de coquetterie décèlent en elle le besoin de plaire ou le désir de fixer les regards. Mais, pour se concentrer dans l'appareil nerveux et cérébral, la vie semble avoir abandonné les fonctions organiques ; en effet, l'accroissement languit et s'arrête ordinairement bien avant le terme de son accomplissement, les chairs restent molles, les membres grêles et l'ensemble chétif.

RAMOLLISSEMENT. — Dans quelques cas assez rares, on rencontre le tissu, d'ailleurs sain, de la matrice, dans un état de mollesse et de flaccidité assez semblable à celui qui se présente plus fréquemment dans l'appareil musculaire et surtout dans le cœur. Les phénomènes qui résultent de cette altération sont ordinairement nuls, ou si peu remarquables qu'ils n'ont point été signalés. Si ce ramollissement coexistait avec la grossesse, il est présumable qu'il en

résulterait une rupture à l'époque de l'accouchement; on conçoit aussi que l'avortement pourrait en être la suite.

L'ENDURCISSEMENT de la matrice est un état particulier qui résulte toujours de son inactivité; dans la vieillesse il devient souvent si extraordinaire que le scalpel n'y pénètre qu'avec peine; mais, à cet âge, c'est un organe dont les sympathies sont éteintes; aussi l'endurcissement n'amène-t-il alors aucune altération dans la santé. Chez les femmes qui n'ont jamais été réglées ou chez lesquelles l'évacuation menstruelle s'est arrêtée dans un âge encore tendre, pour ne jamais reparaitre, n'existe-t-il pas une altération de cette nature? Je ne connais pas de faits qui puissent résoudre cette question.

ALTÉRATIONS DE CONTINUITÉ.

LES PLAIES de la matrice peuvent avoir lieu pendant l'état de vacuité ou pendant la grossesse; celles qui ont été observées le plus communément avaient été produites par des instrumens piquans, contondans, ou par des armes à feu.

Dans l'état de vacuité, elles donnent lieu à des douleurs qui de la région hypogastrique s'étendent aux lombes, aux aines et aux cuisses; à des envies de vomir, des vomissemens, des lipothymies; et lorsqu'elles pénètrent dans la cavité de l'organe, elles sont accompagnées d'un écoulement de sang par le vagin.

Dans l'état de grossesse, elles provoquent en outre l'avortement et quelquefois des hémorrhagies mortelles.

LES RUPTURES de l'utérus se remarquent quelquefois dans le cours de la grossesse; mais c'est surtout pendant les efforts de l'accouchement qu'elles se produisent assez fréquemment. Lorsqu'elles ne consistent que dans un éraillage superficiel du col, il n'en résulte

ordinairement aucune suite fâcheuse; mais lorsque la rupture est plus étendue, elle devient, au contraire, la source d'accidens fort graves; une douleur fixe, déchirante, insupportable; subite, ou progressive, vient arrêter les contractions de la matrice et le travail de l'enfantement; du frisson, une sueur froide, un extrême affaissement des forces, le découragement, la concentration et la petitesse du pouls se succèdent avec une effrayante rapidité; le sang s'écoule avec plus ou moins d'abondance par le vagin; enfin le ventre se déforme, ou bien il éprouve une tuméfaction générale. Dans les cas les plus graves, on a vu l'enfant s'engager dans l'abdomen, y périr, et entraîner la mort de la malheureuse qui n'a pu lui donner le jour; ou bien sortir par une déchirure de la paroi abdominale ou du rectum, et aborder à la vie par l'une de ces voies extraordinaires.

On sent aisément ce qui doit arriver dans ces affreuses circonstances; les angoisses de la douleur, ou l'hémorrhagie, ont dû suffire pour causer la mort; et si la victime a échappé à leurs coups, elle ne résistera pas à la violence de l'inflammation qui éclate dans les organes abdominaux ou pelviens; cependant on a recueilli quelques exemples qui prouvent que des femmes ont survécu à de si grands désordres.

ALTÉRATIONS DE TEXTURE.

CONGESTIONS SANGUINES ACTIVES.—Nous entendons par cette dénomination une disposition particulière de l'utérus, caractérisée par le gonflement de son tissu, la plénitude, la dilatation de ses vaisseaux, qui deviennent saillans sur sa face interne, l'exaltation de sa sensibilité, l'énergie de ses sympathies, et assez ordinairement par un penchant plus vif pour les plaisirs vénériens. Cet état, qui

approche de l'inflammation et que *Lecat* appelait ingénieusement *phlogose amoureuse*, a plusieurs manières de se terminer : tantôt on le voit se dissiper spontanément, sans laisser la moindre trace de son existence; d'autres fois il ne disparaît qu'après avoir provoqué une secousse hystérique; enfin, le plus ordinairement, il a pour crises un écoulement sanguin, ou bien une sécrétion plus ou moins abondante de mucus.

Les congestions actives dont l'utérus est le siège lors de la première menstruation et dans la suite à chaque époque menstruelle, bien qu'elles soient dans les vœux de la nature, n'en constituent pas moins un état pathologique de cet organe; lorsque surtout la crise hémorrhagique a de la difficulté à s'opérer, on voit apparaître une série de désordres souvent graves dans l'économie: l'hypogastre se gonfle et devient le siège de douleurs qui rayonnent dans les lombes, les aînes et les cuisses; des bouffées de chaleur sortent du vagin; il survient des coliques, des borborygmes, quelquefois de la diarrhée, souvent des nausées ou des vomissemens; dans quelques circonstances le système vasculaire général est agité, une fièvre vive s'allume, le pouls devient large et fréquent, la peau brûlante, la face rouge animée, les yeux brillans, etc. D'autres fois c'est sur l'appareil nerveux que réagit plus particulièrement cet orgasme utérin; on observe alors des phénomènes hystériques à des degrés variables : j'ai donné des soins, en 1828, à une jeune personne de 13 ans chez laquelle les accidens nerveux consistaient dans une sorte de convulsion épileptique suivie d'une syncope prolongée; trois mois de suite les mêmes phénomènes se sont représentés; le quatrième la congestion s'est jugée par une évacuation sanguine abondante, qui s'est reproduite depuis à des époques régulières et sans accidens.

Ces congestions sanguines n'ont pas lieu seulement aux époques périodiques des règles, elles se produisent également pendant la réunion des sexes; et dans ce cas, elles se dissipent avec l'excitation

dont tout l'appareil génital est le siège. La sécrétion d'un fluide muqueux en est alors la crise la plus ordinaire; d'autres fois cependant, quand le coït a été fécondant, il se fait une exhalation plus abondante d'un liquide organisable qui, dans la suite constitue la membrane caduque.

Je connais une dame veuve qui jouit habituellement d'une parfaite santé et chez laquelle, malgré une très-abondante et régulière menstruation, il se fait presque tous les jours des congestions sanguines dans l'utérus, sans causes provocatrices apparentes. Pendant le peu de temps qu'elles durent, cette jeune dame éprouve des désirs vénériens auxquels elle ne se soustrait qu'avec peine; des bouffées de chaleur s'exhalent des parties génitales; la matrice, qui est le siège d'une ardeur fort incommode, est évidemment gonflée; l'hypogastre est sensible à la pression. Il arrive que l'agacement est quelquefois poussé au point de provoquer ce qu'elle appelle *des attaques de nerfs internes*, assez souvent suivies d'une syncope prolongée (*hystérie*). Mais le plus ordinairement une émission *spontanée* et plus ou moins abondante, d'un fluide muqueux, vient dissiper cette crise orageuse d'une manière moins effrayante.

DYSMÉNORRHAGIE (*stillicidium uteri*). — Lorsque l'écoulement menstruel est moins abondant que de coutume, et que l'évacuation sanguine se fait péniblement, il se manifeste dans l'économie des désordres extrêmement variables et combinés de différentes manières. D'abord la congestion dont l'utérus est le siège donne lieu à des coliques dites menstruelles, à des pesanteurs et à des douleurs qui s'étendent de la région hypogastrique aux reins et aux mamelles; le sang, qui reflue dans toutes les parties du corps, provoque des céphalalgies violentes, des vertiges, des hémorrhagies supplémentaires, des congestions ou des inflammations des organes splanchniques. Dans quelques circonstances, les effets de la dysménorrhagie retentissent plus particulièrement sur l'appareil nerveux: de là ces lassitudes extraordinaires, ces coliques nerveuses, ces nausées et ces

vomissemens qui fatiguent si cruellement les malades; de là aussi, chez quelques jeunes personnes, des cardialgies, des lipothymies, et des accidens hystériques.

Lorsque la dysménorrhagie arrive chez une femme affectée d'une maladie aiguë ou chronique, il est très-ordinaire de voir son état s'aggraver, et tous les accidens doubler d'intensité pendant toute la période menstruelle.

AMÉNORRHAGIE. — Indépendamment des diverses affections organiques qui occasionent la suppression complète de l'écoulement périodique, l'aménorrhagie paraît, dans quelques circonstances, n'avoir d'autre cause qu'un état particulier d'astriktion spasmodique des vaisseaux utérins; c'est de cette manière, du moins, que je la conçois, lorsqu'elle survient à la suite d'une frayeur, ou de l'abus des plaisirs vénériens; c'est également en produisant une forte astriktion de ces vaisseaux, que l'usage long-temps prolongé des acides et des astringens produit le même résultat. Au reste, quelle qu'en soit la cause, examinons l'influence qu'elle exerce sur l'économie.

Les premiers effets de la suppression des règles consistent ordinairement dans des tranchées utérines, un gonflement plus ou moins considérable du ventre et des seins qui laissent quelquefois échapper un fluide ténu, lymphatique; les malades accusent un sentiment très-pénible de chaleur, de douleur et de pesanteur dans les lombes et l'hypogastre. Ces phénomènes reparaissent aux époques périodiques, ou ils s'aggravent si dans l'intervalle des règles ils n'avaient pas complètement disparu.

Lorsqu'on considère les phénomènes généraux qui se manifestent à la suite de l'aménorrhagie, on ne tarde pas à découvrir qu'ils se rattachent à trois chefs principaux : 1^o dans quelques circonstances, la pléthore, qui résulte de la rétention du fluide menstruel, peut devenir très-avantageuse dans un grand nombre de convalescences, ou dans quelques maladies caractérisées par un affaiblissement extrême; il arrive alors ce que l'on remarque souvent à la suite de

l'amputation d'un membre, le fluide nourricier reflue dans les organes, et concourt à rendre de l'énergie aux diverses fonctions. 2° Ou bien, au contraire, cette pléthore aggrave périodiquement les symptômes d'une maladie existante. 3° Enfin la suppression des règles devient le plus ordinairement la cause d'une foule de maladies aiguës ou chroniques, souvent très-graves, et qu'il ne serait pas possible d'indiquer ici, sans parcourir la plupart des affections dont se compose le cadre nosologique.

Un des phénomènes les plus remarquables de l'aménorrhagie consiste dans la déviation des menstrues : existe-t-il en effet quelque chose de plus merveilleux que ces efforts hémorrhagiques au moyen desquels la nature parvient souvent à se créer une voie insolite par laquelle il se fait un écoulement supplémentaire quelquefois aussi abondant et aussi régulier que celui qui a lieu, dans l'état normal, par les parties sexuelles ? Tous les points de la surface de la peau et des membranes muqueuses peuvent devenir le siège de ces déviations extraordinaires ; cependant c'est dans les fosses nasales, l'estomac, les bronches, la vessie, le rectum et le conduit auditif que l'exhalation sanguine s'est fait remarquer le plus fréquemment. On cite toutefois quelques cas curieux dans lesquels l'écoulement a eu lieu par le mamelon, le grand angle de l'œil, l'extrémité des doigts, un alvéole, la peau du crâne ou des joues, enfin par la surface d'une plaie ou d'un ulcère, etc. Dans quelques circonstances, l'effort hémorrhagique paraît ne pas être assez considérable pour produire l'exhalation ; alors le sang reste dans les vaisseaux capillaires, et l'époque menstruelle n'est annoncée que par une rougeur congestive.

MÉTRORRHAGIE. — On désigne par cette expression tout écoulement de sang hors des vaisseaux utérins, qui excède les bornes de la menstruation, ou qui arrive hors le temps destiné à cette fonction : c'est un des accidens les plus graves et les plus fréquens qui accompagnent la plupart des maladies de la matrice.

Dans quelques cas, la métrorrhagie est en quelque sorte foudroyante; elle amène presque instantanément la syncope. Mais, dans les circonstances les plus ordinaires, elle est précédée des symptômes d'une congestion utérine à laquelle succède une hémorrhagie qui met plus ou moins promptement la vie des malades en danger. Enfin, d'autres fois, l'écoulement du sang se fait d'une manière passive, comme cela a lieu, par exemple, à la surface des ulcères fongueux ou dans les affections scorbutiques, etc.

Quelle que soit la cause de l'hémorrhagie utérine, lorsque la perte de sang devient abondante, l'économie tout entière ne tarde pas à en ressentir les effets : la face devient pâle, les lèvres se décolorent, le refroidissement s'empare des membres, et bientôt de toute la surface tégumentaire, qui est contractée et recouverte d'une sueur froide; les malades éprouvent de l'horripitation, de l'ardeur et du prurit dans les parties génitales; le pouls devient petit et faible, la respiration stertoreuse; des défaillances d'estomac se reproduisent à chaque instant avec des nausées ou des vomissemens; bientôt, si l'écoulement persiste, on remarque des éblouissemens et des tintemens d'oreille; puis surviennent des lipothymies, des syncopes ou des convulsions; enfin, les membres s'infiltrant, des collections d'eau se forment dans les cavités séreuses, et la mort arrive lorsque l'anémie est à son comble.

La rapidité avec laquelle se succèdent ces accidens, varie beaucoup suivant la force des malades, le nombre et l'abondance des hémorrhagies; un symptôme qui les accompagne assez souvent, et que j'ai omis de signaler, consiste dans une douleur de tête qui ne s'étend pas ordinairement au-delà des limites de la région occipitale, qui conserve quelquefois beaucoup de chaleur, pendant que le reste du crâne est froid.

Lorsque la mort n'arrive pas à la suite d'hémorrhagies utérines abondantes, l'économie conserve pendant long-temps les traces d'une atteinte profonde. Les yeux sont éteints, les lèvres pâles, les

joues un peu infiltrées; la peau est d'un blanc terne; la faiblesse est extrême; tous les appareils sont frappés d'une sorte d'inertie; les digestions sont lentes et pénibles; enfin, ce n'est qu'avec beaucoup de temps et une incroyable difficulté que les malades parviennent à sortir de cet état.

Dans quelques circonstances, le sang, au lieu de s'écouler au dehors, s'accumule dans la cavité de la matrice; alors, à tous les symptômes que nous avons exposés précédemment, il faut encore ajouter ceux qui résultent de la distension de cet organe.

Lorsque l'hémorrhagie utérine arrive pendant le cours d'une grossesse, l'avortement en est presque constamment la suite, et le danger devient d'autant plus grand pour la mère qu'elle approche davantage de l'époque de l'accouchement; elle est rarement mortelle avant le cinquième mois. Si le sang ne se fraie pas une voie au dehors, il s'accumule entre les membranes du fœtus et les parois internes de la matrice; le développement de cet organe se fait alors d'une manière inégale, de sorte qu'il semble divisé en deux globes distincts.

CATARRHE UTÉRIN AIGU. — On le distingue en simple et en syphilitique, d'après la considération des causes qui peuvent lui avoir donné lieu; mais cette distinction importante en thérapeutique n'a aucune valeur dans l'exposition que nous avons à faire de ses effets primitifs sur l'économie.

Les premiers phénomènes qui annoncent un catarrhe utérin aigu sont : une douleur plus ou moins vive accompagnée de chaleur et de prurit dans l'hypogastre et le fond du vagin, un écoulement d'un fluide d'abord clair et peu abondant, qui augmente bientôt de quantité en prenant une teinte verte ou jaunâtre. Quand la phlegmasie est très-aiguë, il s'élève un peu de fièvre; mais elle ne tarde pas à tomber avec l'intensité des symptômes inflammatoires; alors la douleur diminue, l'écoulement devient blanc et épais, et finit par disparaître lui-même du 30^e au 40^e jour. Tels sont les effets

ordinaires du catarrhe utérin aigu; mais nous devons dire qu'il est extrêmement rare de ne pas les rencontrer combinés avec ceux du catarrhe vaginal.

LE CATARRHE UTÉRIN CHRONIQUE est une des maladies les plus fréquentes de la femme, et une de celles qui exercent sur sa santé la plus fâcheuse influence. Essayons d'en tracer un tableau aussi exact que possible, sans nous arrêter à la considération, très-importante d'ailleurs, de ses causes et de ses variétés.

Dans beaucoup de circonstances, les seuls phénomènes qui annoncent un catarrhe utérin chronique, consistent dans un écoulement plus ou moins abondant, d'un mucus blanchâtre peu lié, auquel les femmes n'accordent souvent que peu d'attention, parce qu'elles ne ressentent aucune douleur et que leur santé et leur fraîcheur n'en éprouvent point encore d'altération. Mais bientôt l'écoulement augmente et devient plus épais, des douleurs sourdes et une pesanteur se font sentir dans l'hypogastre et se propagent en rayonnant dans les régions lombaire, iliaques et inguinales; un prurit incommode agace tout l'appareil génital; enfin à ces symptômes locaux s'ajoutent des désordres qui frappent successivement toutes les fonctions d'un cachet particulier.

Les premiers phénomènes généraux, ceux qui accompagnent le plus constamment la leucorrhée, se remarquent dans l'appareil digestif: les malades éprouvent des dégoûts; elles ont peu d'appétit: il devient capricieux; souvent elles n'en ont que pour des choses bizarres; elles se plaignent de douleurs ou de tiraillemens d'estomac, de nausées, de rapports acides; leur bouche est souvent remplie de salive; leurs digestions sont irrégulières et pénibles; quelquefois elles vomissent des matières glaireuses abondantes; enfin des coliques et une constipation souvent opiniâtre accompagnent le plus ordinairement cet état.

On sent qu'un dérangement semblable dans les fonctions digestives ne peut exister long-temps sans occasioner des désordres con-

sidérables dans la nutrition; aussi ne tarde-t-on pas à voir le pouls devenir petit, lent, faible, vermiculaire; la peau, dans quelques cas, se couvre, pour la moindre chose, d'une humidité froide; mais le plus souvent elle devient presque sèche, pâle, blafarde et très-sensible aux variations de température; quelquefois elle est glacée, même à l'époque des grandes chaleurs; les mamelles s'affaissent, deviennent flasques et pendantes; dans quelques circonstances le mamelon est le siège d'un prurit incommode. Ajoutez à cela que tout le corps s'amaigrit; que les membres sont grêles et quelquefois œdédiés; que les chairs sont molles; que la face devient pâle et souvent bouffie; que les yeux sont le plus ordinairement ternes, enfoncés et cernés d'un cercle livide; enfin, que l'ensemble présente l'aspect d'une vieillesse prématurée.

Les appareils nerveux et musculaire ne sont point à l'abri des désordres qui menacent de ruine toute l'économie: une très-grande faiblesse ne tarde pas à se faire sentir; les malades deviennent paresseuses; elles se plaignent de douleurs vagues; leurs mouvemens sont lents et incertains; le plus petit déplacement les fatigue d'autant plus, qu'elles éprouvent quelquefois des tremblemens dans les membres, ou de l'engourdissement dans les jambes et les pieds; des phénomènes hystériques ou des syncopes répétées viennent encore, assez souvent, dans cette période avancée, aggraver leur position déjà si déplorable.

On conçoit aisément qu'il n'est pas possible que les sens et l'intelligence restent au milieu d'une décadence aussi générale de l'économie, sans éprouver eux-mêmes des atteintes plus ou moins profondes. Tous les sens, en effet, s'affaiblissent; le regard devient languissant; la tête est chaude et pesante; à chaque instant il survient des vertiges et des éblouissemens; les malheureuses malades tombent dans un abattement et une tristesse invincibles; c'est en vain que vous chercheriez à les distraire, rien désormais ne peut les arracher à cette noire mélancolie qui les dévore; elles

vivent sans se plaindre ou elles exagèrent leurs souffrances; elles manifestent un éloignement extraordinaire pour les jouissances de l'amour; leur souvenir leur inspire alors de l'aversion pour les hommes; elles éprouvent souvent la plus complète indifférence pour les êtres qu'elles chérissaient le plus autrefois. Dans quelques circonstances, le plaisir que l'on prend devant elles et qu'on cherche à leur faire partager, les agace à un point tel, qu'elles se condamnent à vivre dans la retraite; enfin, la coquetterie elle-même, ce sentiment si puissant chez les femmes, fait place à la plus sale insouciance.

A ces désordres déjà si épouvantables de la leucorrhée, viennent souvent se joindre des maladies organiques de l'utérus ou des autres viscères, dont les symptômes s'ajoutent encore à ceux que nous venons de tracer, et concourent à miner la vie de ces malheureuses et à abrégier leur triste existence.

Enfin, à ce tableau déjà si pénible que je viens de présenter du catarrhe utérin chronique, viennent encore s'ajouter d'autres traits non moins affligeans; lorsque cette cruelle maladie affecte des jeunes filles avant l'âge de la puberté; l'évolution organique s'arrête, les os deviennent spongieux et fragiles, l'ossification reste imparfaite, souvent les épiphyses se décollent, et la colonne rachidienne, cédant au poids des organes splanchniques, perd sa rectitude naturelle, etc.

MÉTRITE AIGUE. — L'inflammation de la matrice peut être bornée au col ou affecter la totalité de l'organe.

A. — Lorsque la phlegmasie est bornée au col de l'utérus, les malades éprouvent une douleur plus ou moins aiguë dans le fond du vagin; lorsqu'on y introduit le doigt, on trouve les lèvres du museau-de-tanche gonflées, chaudes et sensibles au plus léger contact. Il s'en écoule un mucus sanguinolent lorsque l'inflammation s'est développée peu de jours après un accouchement. En général, les phénomènes de réaction sont peu considérables quand

la métrite ne s'étend pas au-delà du col de l'organe utérin.

B. — Mais lorsque l'inflammation s'est emparée de la totalité de la matrice, elle donne lieu à des phénomènes infiniment plus graves, que nous allons examiner dans les trois circonstances suivantes.

1^o *Dans l'état ordinaire de vacuité.* — La maladie débute ordinairement par des frissons, du malaise général, des envies de vomir et quelquefois des défaillances; bientôt une douleur aiguë se fait sentir dans l'hypogastre et se propage plus ou moins dans les lombes, les aines et les cuisses; la plus légère pression devient insupportable; les mouvemens du corps et du diaphragme exaspèrent la souffrance, en sorte que les malades retiennent instinctivement leur respiration; elles se plaignent d'un sentiment de pesanteur, de tension et de chaleur dans la cavité pelvienne; elles éprouvent du ténésme, une constipation opiniâtre, et souvent une très-grande difficulté d'émettre l'urine, qui est rouge et brûlante. Quelquefois l'utérus est gonflé au point de former une saillie arrondie au-dessus de la région pubienne. Les phénomènes de réaction que provoque cet état inflammatoire sont en rapport avec son intensité; en général, le pouls est fréquent, dur et concentré; la chaleur de la peau est mordicante; la face est rouge, animée; la soif vive; assez ordinairement il survient de la céphalalgie, de l'agitation et quelquefois un peu de délire.

2^o *Pendant la grossesse,* l'inflammation de la matrice est heureusement fort rare, car les suites en sont extrêmement fâcheuses. L'avortement, la mort du produit de la conception, et le plus ordinairement celle de la mère, tels en ont été les résultats dans le peu d'exemples qui ont été recueillis.

3^o *Après l'accouchement,* la métrite aiguë est toujours une maladie fort grave; à tous les symptômes locaux que nous avons exposés précédemment, il faut ajouter que les lochies s'arrêtent et que la sécrétion du lait se tarit ou ne s'établit pas; c'est dans ce

cas plus particulièrement que les mamelles s'affaissent et deviennent le siège de douleurs sympathiques. Les phénomènes généraux acquièrent presque instantanément l'intensité la plus alarmante : le pouls est petit, très-fréquent, la peau chaude et sèche; la malade tombe presque subitement dans une faiblesse extrême; sa face est pâle; ses yeux éteints expriment le découragement; la physionomie, profondément altérée, conserve une empreinte de douleur. Il survient de l'agitation, de la céphalalgie et des vomissemens; ordinairement à cette époque l'urine est rare et rouge, et la constipation opiniâtre. Lorsque la fin doit être funeste, la langue se sèche, devient noire, fuligineuse, le ventre se météorise; il survient des hoquets et du délire. Le pouls, déjà petit, devient imperceptible, les extrémités se refroidissent; enfin, des tremblemens, des défaillances et un écoulement sanieux et fétide ne tardent pas à annoncer le terme d'une si cruelle situation.

LA GANGRÈNE, qui est une terminaison assez fréquente de cette métrite puerpérale, se reconnaît à l'écoulement d'une matière sanieuse, brunâtre, et d'une odeur gangreneuse caractéristique.

Il est bien rare que dans le cours d'une métrite aiguë, et surtout de celle des femmes en couches, l'inflammation ne se propage pas aux organes voisins, tels que le péritoine, la vessie et les intestins.

MÉTRITE CHRONIQUE. — Dans son inflammation chronique, l'utérus acquiert ordinairement un volume égal à celui qu'il a après deux mois de grossesse; il peut exister long-temps dans cet état, sans apporter dans l'économie d'autres troubles que ceux qui résultent de l'augmentation légère de sa sensibilité, de son poids, de son volume, et de l'irritation qu'il entretient dans les organes qui l'avoisinent : ainsi on voit souvent des femmes qui ont de la fraîcheur et de l'embonpoint, et qui accusent, pour toute incommodité, une douleur obscure, profonde, gravative, dans la région hypogastrique, rayonnant dans les aines, les lombes et les cuisses, et qui

augmente plus ou moins pendant la station debout, la marche et le coït. Chez d'autres, il se joint à cela un sentiment de pesanteur très-incommode dans le bassin, du ténésme, une constipation opiniâtre et des envies très-fréquentes d'uriner. La métrite chronique est quelquefois accompagnée d'hémorrhagies utérines, de leucorrhée, de dysménorrhagie, ou d'une suppression complète du flux menstruel, dont les effets particuliers sur l'économie seront examinés ailleurs. Enfin, les phlegmasies chroniques de l'utérus amènent très-souvent à leur suite plusieurs espèces de dégénérescences importantes dont nous allons étudier successivement les effets sur l'économie.

RAMOLLISSEMENT. — A la suite d'une inflammation chronique, l'utérus acquiert quelquefois un degré de ramollissement tel que les doigts le réduisent facilement en une masse pultacée. Cet état ne se présente que bien rarement, et ses effets particuliers sur l'économie sont peu connus.

AFFECTIONS CANCÉREUSES. — De toutes les maladies dont la matrice peut être affectée, la dégénérescence cancéreuse est celle dont les effets se font le plus profondément sentir sur l'économie.

En effet, soit qu'on en cherche la raison dans l'existence d'un virus particulier qui circule dans tout le corps, et qui se fixe en dernier ressort sur cet organe, soit qu'on veuille reconnaître à son développement la nécessité d'une prédisposition particulière, soit enfin qu'on explique son existence par la répétition des irritations sur lui, toujours est-il que cette maladie présente un caractère bien déterminé, c'est-à-dire une marche continuellement destructive.

Or, est-il possible qu'un organe aussi important que la matrice, un organe chargé d'une fonction aussi nécessaire que celle de la menstruation, un organe, enfin, dont les sympathies sont aussi nombreuses et aussi faciles à exciter, puisse subir une altération profonde dans son tissu, sans le faire sentir aux autres?

Cela posé, voyons comment la maladie cancéreuse de la ma-

trix se présente à nos regards, sous quelles formes nous la rencontrons :

A l'état d'induration, qu'on appelle squirrhe; à l'état de cancer ulcéré, suite du squirrhe; à l'état fongueux; enfin, à l'état de carcinôme, qui est pour nous son dernier degré, parce qu'il a pour caractère la dégénérescence complète de l'organe.

LE SQUIRRHE peut occuper le col, le corps, ou peut-être la totalité de la matrice. On ne le remarque jamais aux deux périodes extrêmes de la vie; il est rare avant vingt-cinq ans, et ne se développe presque jamais après soixante; ce qui nous paraît tenir à l'espèce de nullité dans laquelle vit généralement la matrice à cet âge. L'époque la plus fréquente de son développement est de quarante à cinquante ans : c'est alors qu'a lieu, comme on le sait, l'âge critique des femmes, âge pendant lequel s'opèrent souvent de grandes révolutions dans leur constitution.

Le squirrhe, lorsqu'il envahit le col de l'utérus, et qu'il n'est pas douloureux, peut exister sans donner aucun signe de sa présence, et par conséquent sans déterminer dans l'économie aucun phénomène sympathique; il en est de même à peu près lorsqu'il s'étend au corps de l'organe. Quelques pesanteurs, quelques tiraillemens remarquables, principalement dans les secousses, un écoulement qui ressemble plus ou moins aux fleurs blanches ordinaires, déterminent un état de malaise, de gêne, qui reste longtemps sans influence appréciable sur la constitution.

Mais lorsque la maladie s'annonce, dès le principe, avec des douleurs lancinantes, lorsque le moindre contact les rend insupportables, lorsque des bosselures surgissent sur les lèvres du col, lorsque l'inflammation de la membrane muqueuse utérine devient plus aiguë et donne lieu à une suppuration âcre et fétide, lorsque l'accumulation du sang dans l'organe, par suite de l'irritation cruelle dont il est tourmenté, donne lieu à des hémorrhagies plus ou moins abondantes et plus ou moins répétées, etc., nous ne

tardons pas à remarquer dans l'économie des phénomènes particuliers. Ainsi tout le système nerveux semble ressentir la souffrance de la matrice, et l'état d'agacement dans lequel il vit désormais dérange toutes les fonctions : l'appétit se perd ; l'estomac, tourmenté sympathiquement, digère avec difficulté ; le chyle qui se prépare est de mauvaise nature, et la nutrition se fait mal. La peau laisse transsuder une sueur froide ; dans les crises, elle sue de la douleur de l'organe cancéreux. Le cœur se trouve excité et précipite ses battemens, sans qu'il en résulte de la fièvre ; la respiration ne se fait plus d'une manière large, elle devient haletante et entrecoupée de soubresauts ; les appareils sécréteurs se trouvent également influencés ; les glandes salivaires cessent d'arroser la bouche, qui devient sèche et poisseuse ; et par opposition, les reins fournissent une urine blanche et légèrement écumeuse.

Le cerveau peut-il percevoir tant de sensations pénibles, sans éprouver à son tour des bouleversemens dans ses facultés ? La malade éprouve de l'anxiété, de l'impatience ; elle est indifférente à tout autre objet que le mal qui la dévore ; elle exhale des cris, et ses paroles traduisent le découragement auquel elle est en proie. Voyez son visage, la douleur y est peinte ; ses yeux élevés vers le ciel ou fermés à moitié expriment les derniers efforts du courage qui résiste, ou l'abattement de la faiblesse qui succombe. Ses traits sont contractés ou affaiblis ; une légère rougeur anime quelquefois les joues dans ces momens de crise, et fait bientôt place à une pâleur remarquable.

Tels sont les phénomènes qui se passent sympathiquement dans l'organisme, par suite de l'existence douloureuse du squirrhe de la matrice. Toute l'économie, comme on le voit, participe à l'état de souffrance dans lequel est plongé cet organe. Or, selon que ces phénomènes, qui sont tous de passage, c'est-à-dire qui n'ont lieu que dans les crises, se reproduisent plus ou moins fréquemment, la constitution de la femme ne tarde pas à en recevoir une atteinte

grave. La souffrance, qui se répète pendant long-temps, empreint le corps de ses marques; aussi, à l'époque où la maladie passe à l'état de cancer ulcéré, sont-elles souvent profondes.

Lorsque le corps de la matrice est le siège du squirrhe, s'il ne présente pas de douleurs caractéristiques, il peut être long-temps méconnu et sans influence remarquable sur la santé de la femme. Mais si la matrice se développe rapidement, si des élancemens se font sentir, au cortège des symptômes graves que nous avons décrits, viennent s'ajouter des pesanteurs fatigantes sur l'anus et le périnée, l'impossibilité de se mouvoir sans gémir, une constipation opiniâtre et suivie de pertes abondantes, des douleurs horribles pendant l'excrétion des matières fécales et des urines, des tiraillemens pénibles dans les nerfs du petit bassin, etc. Que dire de plus ? l'anxiété est à son comble; car de ce foyer de maladie s'élancent dans le ventre, dans les reins, dans les fesses, dans les cuisses, dans les aines, des rayons douloureux, qui ne laissent plus à la malheureuse qui les éprouve, un instant de repos.

CANCER ULCÉRÉ. — Le cancer ulcéré de la matrice se manifeste le plus ordinairement à l'époque de la cessation des règles. Tantôt il est la suite d'un travail lent et peu douloureux, tantôt il succède à un squirrhe dont la marche a été rapide. Dans quelques cas rares il désorganise profondément l'utérus, sans que les malades présentent d'autre symptôme qu'un écoulement léger, facile à confondre avec celui de la leucorrhée. Il n'y a ni douleurs lancinantes, ni hémorrhagie; le corps ne paraît pas avoir subi de modifications fâcheuses; il a, jusqu'à un certain point, conservé sa fraîcheur, etc..... Mais presque constamment la maladie s'accompagne de symptômes terribles, et détermine des effets graves sur l'économie.

Tous les médecins ont remarqué que les phénomènes qui succèdent à la suppuration du squirrhe sont plus profonds qu'avant son apparition. Que d'atteintes ils portent à la vie !... L'embonpoint, déjà diminué, s'épuise complètement; toute la graisse se fond; la

peau, devenue flasque et colorée d'une teinte jaune, glisse sur des muscles amaigris et mous, et sur des os dont l'œil maintenant peut compter les saillies. La faiblesse est extrême, la démarche est lente, découragée, et la malade s'incline. Ce visage, où naguère encore se posait quelquefois le sourire, n'exprime plus que les angoisses de la douleur ou l'immobilité de la tristesse. Quiconque a vu le faciès de la malheureuse que le cancer de la matrice dévore, ne saurait l'oublier...

Voyons les fonctions : nous remarquons du dégoût pour les aliments, des tiraillemens d'estomac; la digestion est presque toujours pénible, souvent elle allume une espèce de fièvre qui ranime les douleurs avec plus de violence. L'assimilation ne se fait plus, et, chose remarquable, alors que l'estomac ne souffre pas et qu'il digère, la malade maigrit. Plus tard, il se dérange entièrement, et la malade est tourmentée par des envies de vomir ou des vomissemens. Le canal intestinal ne tarde pas à ressentir l'influence du cancer, et une diarrhée colliquative s'établit. Quelquefois cependant c'est une constipation assez forte due à l'état de sécheresse de la membrane muqueuse.

Le cœur a perdu son énergie; il est devenu flasque, et ses contractions faibles donnent lieu à un pouls petit et misérable. L'hématose languit, et le sang qu'il envoie dans les organes des cavités est fluide, pâle et sans activité; la surface n'en reçoit presque plus; la peau est sèche, froide et d'un blanc jaunâtre; le peu de tissu cellulaire qui l'unit encore aux muscles présente des vaisseaux vides ou contenant quelques gouttes d'un sang excessivement liquide et rosé. Les muscles sont pâles et réduits. Enfin la débilité générale prend un dernier caractère dans les infiltrations séreuses qui se manifestent aux pieds, aux jambes, aux cuisses, à la face, etc., et dans les collections de même nature qui ont lieu dans les cavités.

A cette époque du cancer, la malheureuse femme est réduite à ne plus quitter le lit, et elle attend la mort qui doit mettre fin à ses

maux. Mais celle-ci est souvent encore bien loin d'arriver. Le col de la matrice et peut-être une partie du corps sont détruits; les parties voisines du vagin sont squirrheuses, ulcérées; des engorgemens glanduleux sont développés dans les aines, dans le petit bassin et dans la cavité abdominale; toute l'économie semble participer à l'état de dégénérescence de l'organe ulcéré, et cependant il reste encore assez de vie à la malade pour donner le temps au cancer d'étendre plus loin ses ravages. Le pus fétide et âcre qui, mêlé à des caillots de sang noir ou à des débris sanieux, baigne le vagin, va déterminer l'érosion de la peau et de profondes escharres. Les parois de ce canal, celles de la matrice, celles de la vessie, envahies par le cancer, confondues dans une même masse, seront rongées simultanément avant que la mort arrive. Les urines s'écouleront encore long-temps par le vagin, et leur passage continu entretiendra des douleurs telles que la pauvre malade n'aura plus un moment de repos. Enfin le rectum à son tour sera attaqué, et une fistule recto-vaginale livrera passage aux matières stercorales. L'adynamie la plus profonde ou une hémorrhagie seront la suite de ces affreux désordres, et termineront une existence si déplorable qu'il semble au premier coup d'œil que l'humanité du médecin devrait consister à en abrégier la durée.

ÉTAT FONGUEUX.—Le cancer qui présente des fongosités ne mérite d'être mentionné ici d'une manière particulière que par rapport aux hémorrhagies qui l'accompagnent. En effet, elles sont plus fréquentes dans ce cas que dans le précédent. Pour peu qu'on l'ait remarqué, on a dû voir que la douleur, dans ce dernier, avait un caractère bien tranché, dont l'influence se faisait sentir à chaque instant sur l'économie. Ici, au contraire, cette douleur est souvent peu vive; mais, en revanche, de nombreuses pertes de sang viennent affaiblir la femme et concourir à la désorganisation de l'économie: il suffit du moindre accident pour les déterminer: un attouchement léger, une secousse, une constipation de quelques jours, l'annonce

d'une nouvelle fâcheuse ou même gaie, la peur, etc. Une femme, dans ces cas de cancer, est un être auquel il faut craindre de toucher, un être dont il faut ménager la sensibilité avec un soin extrême.

Nous ne terminerons pas ces considérations, sans parler de l'écoulement qui accompagne le cancer fongueux. Outre qu'il est plus abondant que dans le cas précédent, il exhale aussi une odeur plus fétide. Cela tient à la stagnation plus ou moins prolongée du sang et à son mélange avec le pus. Il est probable que cette fétidité, au milieu de laquelle vit la malade, concourt encore à altérer son organisation. En effet, outre qu'elle vicie l'air qu'elle respire, elle a le cruel inconvénient de lui révéler l'étendue de son malheur et de porter le désespoir dans son âme.

ÉTAT CARCINOMATEUX OU ENCÉPHALOÏDE. — Le cancer, arrivé à ce degré, présente une dégénérescence complète de la matrice. Il y a en effet conversion du tissu de cet organe en matière *encéphaloïde*. C'est alors qu'on remarque plus particulièrement cet état de l'économie, décrit sous le nom de *cachexie cancéreuse* par les auteurs. Elle semble en effet envahie par le mal : c'est lui qui la domine et qui l'impreigne en quelque sorte de sa nature. Nous ne voyons plus la douleur déterminer l'altération des fonctions, comme dans les cas précédens; ce ne sont plus non plus les hémorrhagies; vaisseaux et nerfs, tout est enveloppé dans la dégénérescence de l'organe, et ils ne manifestent plus que des effets secondaires. Nous observons des phénomènes qui semblent plus particulièrement dus à l'altération profonde des fluides. La peau et les membranes muqueuses prennent une teinte jaunâtre, livide, ou plombée, à mesure que la malade tombe dans le marasme. La faiblesse devient si rapide, dans les derniers temps surtout, que bien qu'il n'y ait point de fièvre hectique, on dirait que le mal a un caractère d'acuité. Tous les liquides sont infiniment plus diffluens, et les hémorrhagies ne donnent qu'un sang peu ou point coagulable; des sueurs, des diarrhées colliquatives s'établissent avec une fièvre lente. On

remarque des collections séreuses dans les plèvres, dans le péritoine, et des infiltrations de même nature dans les membres, et surtout dans les inférieurs. Mais ce qui frappe principalement, c'est le développement d'affections carcinomateuses secondaires, qui, comme le fait judicieusement remarquer le professeur Récamier, se développent quelquefois simultanément dans les organes éloignés de la matrice. On observe encore la tuméfaction des ganglions lymphatiques qui l'avoisinent, et même celle des ganglions les plus éloignés. Enfin, une dernière circonstance caractérise la dégénérescence carcinomateuse, c'est que toute opération pratiquée dans le but d'en extirper le foyer précipite sa marche.

Devons-nous parler des effets de la cachexie cancéreuse sur les os? Les auteurs ne sont point d'accord sur leur existence. Lisez leurs observations, et vous voyez tantôt la friabilité consignée comme caractère de leur altération; tantôt, au contraire, les expériences les plus concluantes démontrer qu'ils n'ont rien perdu de leur solidité. L'indication la plus naturelle à tirer de ces faits, c'est que la cachexie cancéreuse n'envahit pas les os dans tous les cas.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

Forcé de tracer des tableaux et par conséquent d'envelopper dans une description générale les influences que la maladie cancéreuse exerce sur l'économie, nous avons dû laisser de côté une foule de particularités qui ne pouvaient y trouver place; mais dans cet article nous allons les exposer, et nous compléterons ainsi ce que nous avons à dire. L'époque à laquelle la maladie cancéreuse se développe, mérite une attention spéciale. On remarque, en effet, que sa marche est très-rapide quand la femme est jeune, qu'elle l'est moins vers le milieu de l'âge, et enfin qu'elle est tout-à-fait lente quand la femme est dans la vieillesse. Ne trouvons-nous pas une raison physiologique satisfaisante de ces phénomènes? Plus la

femme est jeune, plus les systèmes nerveux et vasculaire ont d'activité; quand les règles vont cesser, il est évident qu'elle est sur le point de décroître, et par conséquent de perdre une partie de l'énergie organique qui avait présidé jusqu'alors à tous les actes de sa vie. Quand elle est dans la vieillesse, les appareils de la sensibilité et de la circulation doivent se sentir de l'affaiblissement progressif des forces; de plus la matrice est devenue un organe complètement nul: donc les désordres organiques dont il est le siège doivent s'opérer avec lenteur.

Ces considérations nous expliquent comment de jeunes femmes sont si promptement et si douloureusement moissonnées, et comment des femmes âgées traînent une longue existence, quoique la matrice soit arrivée chez elles à un degré de désorganisation bien plus considérable.

Mais si la marche de la maladie cancéreuse reçoit une impulsion de l'âge de la femme, elle en reçoit une autre tout aussi importante de son individualité. Il y a évidemment quelque chose qui préside, indépendamment de l'âge, à la marche du cancer. Les dispositions lymphatiques, sanguines, nerveuses, ne sauraient être nulles et sans influence sur elle. La sensibilité exquise ou l'apathie du sujet doivent faire varier l'effet du mal sur l'économie. Qui ne sait que l'autopsie a démontré nombre de fois que la désorganisation n'était point en rapport avec la rapidité de la mort? Qui n'a vu des ulcères de la matrice, peu étendus, s'accompagner, en très-peu de temps, des phénomènes les plus hideux de la cachexie cancéreuse, tandis que d'autres, qui avaient rongé une grande partie de l'organe, paraissent n'avoir altéré que médiocrement la constitution? Examinez des cadavres de femmes que le cancer de la matrice a fait périr, vous en trouvez qui ont conservé quelque embonpoint, tandis que d'autres présentent l'émaciation la plus complète. Elles semblent, comme on l'a dit très-bien, avoir été desséchées par les souffrances. En se reportant aux symptômes qu'elles ont présentés pendant la vie, on

trouve souvent le moyen d'expliquer ces différences. Chez les unes, la douleur a été excessive; c'est le système nerveux qui s'est épuisé; chez d'autres, des hémorrhagies terribles ont eu lieu, et le système circulatoire a souffert; chez d'autres enfin, la dégénérescence s'est opérée presque sans souffrance, et peut-être en trouverez-vous la cause dans la prédominance lymphatique, etc.

Enfin, les maladies cancéreuses de la matrice exercent une influence plus ou moins rapide sur l'économie, suivant le mode de traitement qu'elles subissent. L'art peut en effet, par des combinaisons sages, parvenir à soulager les souffrances qu'elles occasionent, et même modifier leurs effets, de même qu'il peut aussi, par des applications intempestives, hâter leur marche et les conduire plus rapidement à la dégénérescence.

LES CORPS FIBREUX sont des productions d'une forme plus ou moins arrondie, qui se développent assez fréquemment sur l'une des surfaces de l'utérus ou dans l'épaisseur de ses parois, et dont la nature primitivement fibreuse devient quelquefois fibro-cartilagineuse, osseuse ou oséo-pétreuse.

L'influence qu'ils exercent sur l'économie est variable suivant leur siège et leur volume.

1° Lorsqu'ils se sont développés sur la surface péritonéale de la matrice et que leur volume est médiocre, ils ne produisent aucun effet remarquable; et lors même qu'ils deviennent monstrueux, les malades n'éprouvent ordinairement d'autres incommodités que celles qui résultent de leur poids et de leur volume; la menstruation elle-même n'éprouve pas de dérangemens notables. M^{me} S... qui occupe dans le monde un rang distingué, est affectée, depuis long-temps, de plusieurs de ces tumeurs fibreuses, qui donnent à son ventre l'aspect d'une grossesse de neuf mois; cependant elle a joui jusqu'alors de tous les avantages de la plus brillante santé.

2° Dans l'épaisseur des parois utérines, les productions fibreuses

occasionent assez souvent de petites hémorrhagies et un écoulement leucorrhéique plus ou moins abondant, parfois sanieux, dont les effets réunis ne tardent pas à flétrir tous les organes, et à amener dans la santé les désordres que nous avons signalés ailleurs.

Dans quelques circonstances de ce genre, on a vu des femmes concevoir et amener un enfant à terme, après avoir traversé une grossesse pénible et un accouchement laborieux.

Quant aux corps fibreux qui se développent dans la cavité de la matrice, nous allons en décrire les effets conjointement avec ceux qui résultent de la présence des autres espèces de polypes.

POLYPES. — On désigne par cette expression, des tumeurs de natures différentes, qui pullulent dans la cavité de l'utérus, et qui tiennent à la face interne de cet organe par un pédicule d'une grosseur variable.

Il arrive quelquefois que pendant long-temps les polypes utérins ne produisent d'autres phénomènes qu'un sentiment vague de pesanteur et de douleur dans l'hypogastre et les reins; d'autres fois ils simulent, à s'y méprendre, le commencement d'une grossesse. Mais le plus ordinairement, dès leur début, l'écoulement menstruel devient un peu plus abondant; il se reproduit à des époques plus rapprochées, et un écoulement leucorrhéique, plus ou moins considérable, amène progressivement la cachexie qui le caractérise. Jusque là cependant les malades, qui ne souffrent que très-peu, et dont la santé n'éprouve que de fort légères atteintes, conservent la plus parfaite sécurité; mais bientôt l'excroissance prend du volume et s'engage dans le vagin, dont elle ne tarde pas à franchir l'orifice pour descendre plus ou moins bas entre les cuisses. Dans cette circonstance la pression que le polype exerce sur le rectum et la vessie empêche ces organes d'effectuer leurs fonctions librement; le périnée est péniblement comprimé; les douleurs prennent alors plus d'intensité; il survient des tiraillemens dans le bassin et les lombes;

les fleurs blanches augmentent, et les pertes de sang deviennent continuelles ou se reproduisent à chaque instant; les digestions s'altèrent de plus en plus, et les malades s'affaiblissent au dernier point. Cette partie de la tumeur, qui a franchi la vulve, s'enflamme et s'ulcère au contact de l'air, et la suppuration fétide qui s'en exhale, devient encore une nouvelle source d'épuisement. A cette époque de la maladie, l'inquiétude de la femme est extrême; et le chagrin que lui cause une affection aussi dégoûtante ne tarde pas à la conduire au tombeau, si une opération chirurgicale ne parvient à l'en débarrasser.

PRODUITS ACCIDENTELS

CONTENUS DANS LA CAVITÉ OU LES PAROIS DE L'UTÉRUS.

CALCULS.—On rencontre quelquefois dans la cavité de la matrice des concrétions calculeuses, que l'on considère assez généralement aujourd'hui comme des corps fibreux ossifiés ou pétrifiés, qui, après s'être détachés des parois de l'utérus, sont devenus libres dans sa cavité. Quant à l'influence qu'ils exercent sur l'économie, elle est nulle, ou elle consiste en quelques phénomènes locaux que nous avons déjà signalés plusieurs fois, et que nous ne reproduirons pas ici. Dans quelques circonstances cependant on a vu ces corps étrangers provoquer leur expulsion par des contractions utérines comparables à celles de l'accouchement.

HYDROMÈTRE.—L'hydropisie de la matrice n'est pas une maladie bien fréquente; cependant on l'a observée un assez grand nombre de fois pour en connaître parfaitement les effets sur l'économie. Dans la plupart des cas, la santé n'en éprouve que peu d'altération; tous les phénomènes consistent dans le développement progressif de l'utérus, la tuméfaction du ventre, quelques douleurs sourdes dans le bassin et les lombes, et la suppression des règles; dans quelques circonstances, on a remarqué le gonflement des mamelles et l'excré-

tion d'un fluide lactescent par le mamelon. Le plus souvent ces accidens ont été confondus avec ceux de la grossesse, et bien des femmes, affectées de cette maladie, se sont crues enceintes ; mais, après quelques mois, il survient des douleurs et des contractions dans l'utérus, son orifice se dilate, les eaux s'écoulent en totalité, l'organe revient sur lui-même, le ventre s'affaisse, tous les accidens disparaissent, et l'erreur dans laquelle elles étaient tombées se dissipe. On a vu quelquefois, cette collection séreuse être évacuée régulièrement à chaque époque menstruelle, et se reproduire pendant fort long-temps, sans que la santé en ait souffert. D'autres fois, l'hydromètre persiste jusqu'à la mort ; la tumeur devient énorme ; la respiration est extraordinairement gênée ; les membres inférieurs s'inflent ; des collections sereuses se forment dans les cavités ; enfin, une diarrhée colliquative achève d'épuiser la vie.

Il paraît que dans quelques circonstances l'hydromètre peut coïncider avec la grossesse ; et on pense qu'alors l'eau s'accumule entre les parois de la matrice et les membranes de l'enfant, ou dans la duplicature de l'épichorion. On a remarqué que lorsque la collection devenait considérable elle provoquait l'avortement, mais que le plus ordinairement la sérosité s'écoulait pendant le cours de la grossesse.

Nous n'avons rien de particulier à ajouter pour l'hydromètre hydatique : ses effets sont les mêmes que ceux que nous venons de décrire ; il peut également se concilier avec une bonne santé. Nous ne parlerons pas davantage de l'hydropisie des trompes, dont l'influence sur l'économie ne présente également rien de remarquable à signaler.

PHYSOMÈTRE. — L'accumulation de gaz dans l'utérus est fort rare ; la plupart des auteurs modernes considèrent leur développement comme le résultat de la putréfaction d'une partie du placenta ou de quelques caillots de sang retenus dans la matrice. Au reste, leur influence sur l'économie n'a pas été décrite, et si quelquefois ils en ont imposé pour une grossesse, l'erreur n'a pas dû être de longue durée.

MOLES. — Ce sont des espèces de corps étrangers organisés, de natures variables, et dont les différentes espèces peuvent être réduites aux suivantes : 1° produits d'une conception avortée; 2° hydatides; 3° concrétions fibrineuses, qui tantôt proviennent de l'accumulation de sang dans la cavité utérine, et qui d'autres fois ne sont autre chose que des débris de la membrane caduque.

La présence de mûles dans la cavité de la matrice donne le plus ordinairement lieu à tous les accidens de la grossesse; les règles se suppriment, l'hypogastre offre une tumeur arrondie qu'il est facile de reconnaître, et qui se développe généralement avec plus de rapidité que dans la grossesse. Mais, après quelques mois, il survient un léger écoulement de sang; des douleurs utérines semblables à celles de l'accouchement ne tardent pas à annoncer un travail d'expulsion; enfin, les contractions se rapprochent et augmentent d'intensité jusqu'à la sortie du corps qui les provoquaient; il arrive quelquefois cependant que ces efforts ne parviennent pas à en produire l'expulsion, et que des hémorrhagies inquiétantes viennent compromettre l'existence des malades.

On a remarqué dans quelques circonstances, que ces corps pouvaient éprouver un mouvement de décomposition et donner lieu à une métrite aiguë, accompagnée de phénomènes plus ou moins graves de putridité.

Avant de terminer ce qui est relatif à ces corps étrangers organisés, nous n'oublierons pas de dire qu'on a plusieurs fois rencontré ces produits d'une conception imparfaite dans la cavité des trompes et dans l'épaisseur des parois utérines, sans que des désordres dans la santé aient pu faire soupçonner leur existence.

ALTERATIONS DE LA SENSIBILITÉ.

LA NYMPHOMANIE est une maladie qui a pour caractère spécial le désir immodéré du rapprochement des sexes, désir qui peut

être poussé au point de concentrer toutes les facultés cérébrales sur l'accomplissement de son objet, et qui finit par dominer tellement la femme qu'elle oublie les sentimens de pudeur qu'une saine morale et de sages principes ont développés chez elle, pour s'abandonner avec une espèce de fureur aux plaisirs des sens.

La nymphomanie paraît être produite par une névrose de l'appareil génital de la femme. Elle semble due à l'exaltation de la sensibilité de la matrice et de ses annexes. Elle surprend la jeune vierge réglée de bonne heure et dont le développement est précoce; elle tyrannise la jeune femme que l'hymen a laissée veuve; enfin elle déshonore la femme déjà avancée en âge, et qui, par la cessation de ses règles, semblait devoir oublier pour jamais l'amour.

L'influence que la nymphomanie exerce sur l'économie est immense. Lorsqu'elle s'empare de la jeune fille, elle la plonge dans un état d'inquiétude et d'agitation extrêmes, et lui fait éprouver des desirs indéfinissables. L'innocence la protège en vain, son oeil s'anime et brille à l'aspect d'un homme; et sans pouvoir s'expliquer le plaisir qu'elle éprouve dans sa société, elle la recherche de préférence à celle des personnes de son sexe. Bientôt elle sent des feux qui la dévorent; elle devient triste, pensive, taciturne, se plaît dans des lectures romanesques, et se crée un être idéal dont elle embrasse la possession avec une espèce de fanatisme. Si sa raison lui reproche de telles pensées, elle fait des efforts pour s'y soustraire; mais bientôt leur inutilité se fait sentir, et la passion n'en acquiesce que plus de force. Il est assez rare qu'à cette époque la nature ou quelque compagne indiscreète ne lui révèle pas la jouissance des sens; oh! alors, avec quel délire elle s'y plonge! l'imagination est à chaque instant assiégée par des images où la lubricité se peint sous mille formes. Elle ne rêve que les moyens de satisfaire à de nouveaux desirs, et les efforts de la vertu sont bien faibles pour en arrêter les élans.

La maladie faisant des progrès, il s'établit d'abord un léger écoulement qui tient à l'inflammation qui vient de s'emparer de la matrice; puis il augmente successivement et devient acre et fétide. Quelques ulcérations se manifestent aux lèvres, qui sont dévorées sans cesse par une chaleur brûlante; le clitoris, continuellement tourmenté, a acquis plus de volume et détermine des jouissances au moindre frottement. Enfin la matrice, constamment le siège de fluxions sanguines, se gonfle, devient douloureuse, et la pression de la main est pénible dans la région hypogastrique. On conçoit facilement que ces symptômes retentissent puissamment sur l'économie. Ainsi le cerveau est tenu dans un état d'érotisme continuel; la sensibilité générale est prodigieusement exaltée, le délire se manifeste par intervalle, et la tristesse la plus profonde lui succède; les forces générales se perdent; l'appétit est nul; l'amaigrissement a lieu; la malade semble quelquefois anéantie; mais bientôt elle sort de cet état de faiblesse, et retrouve des forces pour de nouvelles jouissances.

A cette époque de la maladie, plus d'espoir pour la nymphomane. Le système nerveux est arrivé à un degré trop grand d'irritation pour qu'elle puisse se soustraire au sort funeste qui l'attend. Les images lascives qui l'accompagnent sans cesse ôtent tout accès au remords, et son âme entière est dévorée par le feu de l'impureté. Elle se cachait pour se livrer à ses dégoûtantes voluptés, maintenant elle les affiche. L'effronterie a pris la place des derniers satellites de la pudeur. Elle ne trouve plus assez de sens pour satisfaire ses affreux désirs; elle cherche dans les provocations qu'elle adresse aux hommes un nouveau moyen de les aiguïser; quelquefois le plus ignoble devient pour elle un être intéressant: elle le caresse, elle le prie, elle le sollicite, et quand ses flatteries n'ont pas réussi, elle ne craint pas d'employer les menaces pour qu'il satisfasse sa brutalité. Alors dans quel état de bouleversement se trouve toute l'économie! combien toutes ces souffrances qu'a éprouvées le système nerveux

par suite de la lésion de la matrice, ont retenti sur elle ! Voyez cette maigreur de la malheureuse nymphomane, la dégradation de ses facultés intellectuelles, l'état de manie dans lequel elle est plongée ! Quelle incroyable métamorphose ! Cet être dont l'esprit, la grâce, l'élégance de la taille charmaient tout le monde, offre maintenant des yeux hagards et enfoncés, une peau jaune et livide, des joues flasques et décolorées, des lèvres pendantes et violettées, une bouche écumante et infecte, des dents noires et décharnées, des cheveux en désordre ; elle ne prononce que des obscénités et n'exhale que des vociférations ; elle est descendue mille fois au-dessous de l'humanité....

La nymphomanie tyrannise, avons-nous dit, la jeune femme devenue veuve. En effet, lorsque ses sens ont été satisfaits pendant quelques années de mariage, la privation de jouissances dans laquelle la pudeur veut qu'elle les tienne ensuite devient pour elle excessivement pénible. Si sa nature est très-ardente et si elle a été excitée sans ménagement par son époux, la nymphomanie peut éclater très-rapidement. Nous avons vu une femme de 26 ans dont les besoins physiques devinrent si violents au bout de quelques mois de veuvage, que la vue d'un homme qui lui paraissait agréable déterminait chez elle, malgré sa volonté, la sensation complète du plaisir. Elle était réduite à vivre solitaire, car rien ne pouvait arrêter l'ardeur de ses sens ; et, au milieu d'un cercle comme dans un lieu écarté, elle tombait avec des attaques nerveuses qui lui faisaient éprouver, disait-elle, des sensations inouïes. Cette malheureuse femme, obligée de céder jusqu'à quatorze et quinze fois par jour à ses fureurs utérines, devint bientôt d'une maigreur extrême, et elle présentait déjà des signes d'altération cérébrale quand nous cessâmes de la voir.

La nymphomanie nous paraît se développer plus rapidement chez la jeune femme qui a connu l'amour et ses plaisirs que chez la jeune fille. La maladie a en quelque sorte des prodromes chez cette

dernière; ainsi elle est long-temps tourmentée par des inquiétudes, des désirs vagues, dont elle ignore la nature, etc.; tandis que la première ne saurait se méprendre sur les sensations qu'elle éprouve. C'est du reste la seule différence que la maladie présente entre elles; les effets consécutifs sont les mêmes.

On est étonné de voir que la femme qui est déjà sur le retour peut être atteinte de nymphomanie. Cependant les exemples n'en sont pas très-rare : on rencontre de ces vieilles au teint jaune, aux joues creusées, au regard lubrique et assuré, à la tournure indécente, aux gestes effrontés, qui se livrent avec une sorte de fureur à la plus dégoûtante débauche. Quand la nature à cet âge est aussi cruellement tourmentée, elle ne peut tarder de succomber. Aussi voyons-nous que les malheureuses qui nous présentent de si tristes exemples tombent promptement dans la manie.

L'HYSTÉRIE a-t-elle son siège primitif dans l'utérus? Est-ce dans l'excitation de l'appareil nerveux de cet organe qu'il faut rechercher la cause qui donne lieu aux phénomènes extraordinaires qui caractérisent cette maladie? ou bien, le cerveau ne peut-il pas en être la source exclusive?... En parcourant les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, et dont les opinions divergentes s'excluent réciproquement, il n'est pas possible d'accorder une préférence bien motivée à l'une plutôt qu'à l'autre; car toutes reposent sur des faits positifs et sur d'excellentes raisons. Les limites de cette thèse ne me permettent pas d'examiner longuement cette question; qu'il me suffise donc de dire ici que de l'appréciation des lectures que j'ai faites à cet égard et des observations particulières que j'ai recueillies, il résulte évidemment pour moi, que les phénomènes hystériques émanent de l'exaltation vicieuse et passagère de l'action de l'appareil nerveux cérébro-spinal, dont le point de départ réside : 1^o tantôt dans une combinaison particulière des facultés affectives, 2^o et d'autres fois dans une exagération de la sensibilité utérine.

Voyez dans le premier cas une jeune personne d'une constitution

nerveuse ; supposez qu'elle appartienne à des parens tendres et affectueux qui, lui trouvant des qualités aimantes, les cultivent par les leurs, de manière à entretenir chez elle, non-seulement le besoin de les prodiguer, mais encore de les exalter ; son existence sera toute d'amour. Admettez maintenant que cette jeune fille éprouve une forte commotion par suite d'une contrariété quelconque, son cœur se gonfle de soupirs ; elle verse des larmes abondantes ; elle s'afflige au dernier point, et souvent les accidens hystériques les plus graves en sont la suite.

Suivez cette même personne dans le monde : elle ne tarde pas à y rencontrer un être qui fixe son attention particulière ; elle s'abandonne, avec toute la chaleur de son âme, à ce penchant qui lui semble d'autant plus naturel, qu'elle a toujours trouvé du retour dans ses affections ; elle éprouve près de lui une émotion qui n'est pourtant pas un plaisir parfait, puisqu'elle redoute le frémissement nerveux qui l'accompagne, mais qui cependant a de l'attrait pour elle, puisqu'elle le recherche involontairement. Bientôt l'homme qui a ainsi enflammé son imagination se présente dans ses rêves, et l'impression profonde qu'il a produite dans son cœur devient une source de soupirs, de larmes et de tristesse. Mais des obstacles insurmontables viennent lui ravir l'espoir de son bonheur ; la vanité et l'intérêt l'emportent sur la tendresse paternelle, et son amour est sacrifié aux convenances tyranniques de la société ; dès-lors sa santé s'altère, le chagrin la mine profondément, et des attaques d'hystérie achèvent de rendre son existence déplorable.

D'autres fois vous voyez une jeune fille qui devient éperdûment amoureuse d'un jeune homme ; mais l'imagination semble faire seule tous les frais de son amour ; en effet, elle est heureuse près de lui, elle jouit de ses embrassemens, et rien n'annonce que ses sens éprouvent la moindre influence. Le jeune homme est impétueux ; il la presse de céder à ses desirs ; il s'étonne qu'elle ne partage pas l'enthousiasme qui le transporte ; il l'accuse d'indifférence,

et pourtant elle gémit lorsqu'elle est loin de lui, et lui peut au contraire se distraire lorsqu'il est loin d'elle. Tourmentée par des instances qui se reproduisent à chaque instant, la jeune fille cède, mais elle ne partage pas les transports brûlans de l'homme qu'elle idolâtre; elle est heureuse du bonheur qu'il éprouve, et elle cherche naïvement la cause de cette différence de sensation.

Le temps modère l'ardeur du jeune homme; l'amour de la jeune fille augmente: elle se désespère de l'abandon dont elle est l'objet; ses rêves de bonheur s'évanouissent, elle devient triste, des larmes mouillent ses yeux; et bientôt des phénomènes hystériques se développent.

Mais l'exaltation de la sensibilité utérine est une cause non moins fréquente de l'hystérie, soit qu'elle consiste dans une névrose particulière de la matrice, soit qu'elle résulte d'une congestion active de cet organe, comme nous en avons cité quelques faits, ou d'une inflammation lente de son tissu, comme nous en avons un exemple remarquable actuellement sous les yeux, soit enfin qu'elle dépende d'un besoin d'activité de l'appareil génital, ou de l'état habituel d'agacement dans lequel l'entretient la masturbation.

Les phénomènes qui caractérisent une attaque d'hystérie sont extrêmement variables: quelquefois les malades ne se plaignent que d'une oppression extrême, d'un sentiment de strangulation, et d'un engourdissement général; mais le plus ordinairement elles tombent dans des convulsions générales, elles perdent l'usage de la parole; l'intelligence est suspendue plus ou moins complètement; la tête est horriblement douloureuse; les sens sont engourdis; quelquefois l'abdomen est distendu, et d'autres fois ses muscles se contractent de manière à produire le sentiment d'un corps qui remonte (*globe hystérique*); les mouvemens du cœur sont tumultueux; les artères battent avec force; les veines jugulaires sont distendues; la face est vultueuse; presque toujours les hystériques se plaignent ou proferent un cri particulier; enfin,

après un temps variable, les convulsions diminuent, l'intelligence revient, et l'orage disparaît : des larmes abondantes ou de grands éclats de rire en annoncent assez souvent la fin.

Quant à l'influence qu'exerce l'hystérie sur l'organisme, on sent qu'elle varie suivant la fréquence et l'intensité des attaques. Quelquefois les malades conservent toutes les apparences d'une brillante santé; on remarque cependant qu'elles sont impatientes, irascibles et susceptibles au dernier point. Dans un degré un peu plus avancé, il leur reste un peu d'étourdissement, des pesanteurs de tête et de l'insomnie; elles sont peu capables de se livrer à des occupations sérieuses; elles sont d'une gaîté folle, ou bien une mélancolie profonde les dévore : souvent alors on remarque de l'irrégularité dans les menstrues, et des fleurs blanches plus ou moins abondantes viennent ajouter leurs effets à ceux de l'hystérie.

Mais lorsque les attaques sont fortes et fréquentes, elles portent des atteintes profondes dans toute l'économie : les fonctions digestives s'altèrent; l'appétit diminue; les digestions se font mal; des douleurs d'estomac se font sentir; le pouls devient faible; l'embonpoint diminue avec les forces; les malades se plaignent d'un poids qui comprime leur poitrine, ou d'un sentiment de strangulation qui les empêche de respirer; elles éprouvent des céphalalgies continues, une insomnie opiniâtre; leur mémoire s'affaiblit : quelquefois elles ont des absences; les membres sont le siège d'engourdissement, d'inquiétudes ou de crampes. Toute la surface est alternativement froide ou brûlante, sèche ou couverte de sueur.

Si la maladie se prolonge pendant un grand nombre d'années, on remarque des hémorrhagies ou des inflammations chroniques dans les organes splanchniques, des paralysies partielles, ou une demi-paralysie générale, un affaiblissement des sens et de l'intelligence, des défaillances fréquentes, une mélancolie profonde, et souvent une aphonie complète. Dans cette période, il n'est plus possible de soustraire la malheureuse malade aux effets progres-

sifs de l'hystérie, et tous les jours on la voit s'affaiblir sous les coups de cette cruelle affection.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL.

Nous regarderions comme incomplète la tâche que nous nous sommes imposée, si nous nous bornions à renfermer dans chaque article l'influence que la maladie dont il est l'objet peut exercer sur l'économie; il nous semble convenable de retracer en masse les phénomènes que nous avons signalés, afin que l'esprit puisse les embrasser plus facilement.

Les influences que les maladies de l'utérus exercent sur l'organisme sont de deux sortes: les unes sont locales, et les autres sont générales ou sympathiques.

1° LES EFFETS LOCAUX résultent des différentes espèces d'altérations qu'a subies l'organe malade, et surtout de la compression ou du tiraillement qu'il exerce sur ceux qui l'avoisinent. Ces effets sont, en général: la constipation, la dysurie ou lyschurie, les hémorroïdes, l'engourdissement et l'infiltration des membres inférieurs, les douleurs plus ou moins vives et les tiraillemens qui se font sentir dans le bassin, les lombes, les aines et les cuisses; les différentes sortes d'écoulemens, et la stérilité.

2° LES EFFETS GÉNÉRAUX OU SYMPATHIQUES se remarquent dans l'économie tout entière; mais ils semblent frapper de préférence certains appareils.

L'APPAREIL NERVEUX est celui qui est en général le premier et le plus gravement influencé; et comme il tient toutes les fonctions dans sa dépendance; ses souffrances réagissent sur elles et les altèrent plus ou moins. — *Les fonctions digestives* sont celles sur lesquelles les maladies utérines retentissent principalement. Vous avez dû remarquer combien de fois nous avons dû signaler des crampes, des tiraillemens, des douleurs d'estomac, des nausées, des

vomissements, des appétits nuls, bizarres ou capricieux; des digestions pénibles et lentes; des coliques, de la constipation, etc. — *Dans la circulation*, nous avons remarqué des anxiétés précordiales, des palpitations, des spasmes, et des états très-variables du pouls. — *La respiration* elle-même a été le siège de quelques effets sympathiques, tels qu'un sentiment d'oppression, de strangulation, des soupirs, etc. — *Dans les sécrétions*, nous avons vu les urines devenir rares, mais le plus souvent abondantes, limpides et écumeuses; nous avons également signalé l'augmentation ou la suspension complète de la sécrétion salivaire et de l'exhalation cutanée. — *Dans la locomotion*, nous avons été témoin d'une foule de désordres remarquables: ainsi, de l'inquiétude et de l'agitation dans les membres, des crampes, des douleurs vagues, lancinantes, des convulsions plus ou moins violentes, ou, au contraire, de la faiblesse, de la prostration, des engourdissements et des paralysies. — Enfin, *dans les fonctions de reproduction*, nous avons indiqué un agacement excessif, des désirs vénériens extraordinaires, ou de l'aversion pour les jouissances de l'amour; du prurit, du chatouillement et des douleurs dans les seins.

APPAREIL CIRCULATOIRE. — Nous avons déjà décrit quelques phénomènes nerveux dont cet appareil devient le siège dans les maladies de la matrice; mais il nous reste à exposer d'autres influences non moins remarquables que celles qui frappent l'appareil de la sensibilité: ainsi, la pléthore avec ses effets avantageux ou meurtriers, les congestions sanguines, le développement des mamelles, les hémorrhagies, les inflammations, les altérations diverses du sang, l'engorgement des ganglions lymphatiques, le ramollissement des os, la maigreur, l'anémie, les syncopes, les défaillances, ces teintes particulières de la peau, les infiltrations, les hydropisies; enfin, dans quelques circonstances, la suspension plus ou moins complète de l'accroissement général, à la suite de laquelle

nous avons observé quelques altérations des os, le décollement des épiphyses, etc.

— APPAREIL CÉRÉBRAL. — N'a-t-on pas été frappé, dans le cours de cette dissertation, de l'influence prodigieuse que les affections utérines exercent sur le moral des femmes? Combien de fois ne les avons-nous pas vues livrées à la tristesse, à la mélancolie, à l'hypochondrie et au désespoir; d'autres fois à l'exaltation, à l'érotisme ou à une susceptibilité extrême; enfin, dans d'autres circonstances, elles ont perdu tout sentiment affectueux; elles deviennent égoïstes, ou leur intelligence s'affaiblit au dernier point, et elles ne tardent pas à tomber dans la manie, la démence, etc.

Nous terminerons par une considération générale qui a dû frapper dans le cours de cette thèse, et qui s'applique à la plupart des maladies de la matrice : c'est que les désordres qu'elles produisent dans l'économie ne sont pas toujours en rapport avec l'étendue ou la gravité de l'altération : on voit en effet très-souvent une lésion légère du tissu de cet organe ou de ses fonctions, devenir le point de départ de désordres profonds dans la santé, et, en revanche, des désorganisations complètes éveiller à peine l'attention des malades.

